CRITIQUE, comédie musicale. LIMOGES, Opéra de Limoges, le 10 novembre 2026. SONDHEIM : « Company ». James BONAS (mise en scène), Orchestre symphonique de l'Opéra de Limoges Nouvelle-Aquitaine, Larry BLANK (direction musicale)

Cette production de *Company*, de Stephen Sondheim, est le fruit d'une collaboration inédite entre la compagnie *Génération Opéra* et plus d'une dizaine de théâtres lyriques en France et en Suisse. Après des premières représentations très remarquées à l'Opéra de Massy et à l'Opéra National de Bordeaux, celui de Rennes ou encore de Nice, le spectacle est cette fois à l'affiche de l'Opéra de Limoges – avec une distribution en partie renouvelée par rapport à la mouture rennaise que nous avions chroniquée l'an passé. Le résultat est toujours aussi éblouissant !

Company (1970) est une œuvre fondamentale de **Stephen Sondheim** (musique et paroles) et **George Furth** (livret), qui a révolutionné la comédie musicale. Elle est considérée comme

l’un des premiers *« conceptual musicals »*, une forme où les thèmes et le développement des personnages priment sur une narration linéaire. Contrairement aux comédies musicales de son époque, elle ne raconte pas une histoire continue, mais présente une série de vignettes indépendantes explorant le mariage, l’amitié et la solitude.

L’œuvre s’articule autour de Robert (surnommé Bobby), un célibataire new-yorkais de 35 ans, et de ses interactions avec cinq couples d’amis mariés. Le spectacle alterne scènes de fête d’anniversaire (les 35 ans de Bobby) et saynètes illustrant ses relations avec ces couples, servant de miroir à ses doutes et interrogations sur l’engagement. Cette structure innovante, alliée à la complexité musicale et lyrique de Sondheim, a valu à la pièce de nombreux prix, dont six *Tony Awards*, et une place au panthéon de *Broadway*.



La mise en scène est signée **James Bonas**, avec une scénographie minimaliste et colorée de **Barbara de Limburg** évoquant l’art

abstrait des années 70, et des costumes qui aident à identifier d'un coup d'œil chaque couple. Une particularité de cette production est le choix de dialogues en français (traduits par **Stéphane Laporte**) mais de chansons interprétées en anglais, surtitrées en français, une décision artistique qui peut surprendre, mais n'a pas nui à la réception de l'œuvre. Les lumières de **Christophe Chaupin** et la vidéo d'**Anouar Brissel** créent des atmosphères tantôt intimistes, tantôt new-yorkaises, sans jamais écraser le jeu.

La force de cette production, c'est surtout son *casting*, où chaque rôle, même le plus secondaire, trouve une incarnation juste et savoureuse. **Loïc Suberville** (Bobby), le célibataire trentenaire, axe du spectacle, exige une présence constante et une aisance vocale sans faille. Suberville campe un Bobby épatant de naturel, de charme un peu désabusé, et sa voix, claire et bien projetée, porte avec émotion les grands airs du second acte, de la mélancolie de « *Marry Me a Little* » à l'ivresse existentielle de « *Being Alive* ».

Jasmine Roy (Joanne) reste la grande dame de la soirée. Son interprétation de la bourgeoise new-yorkaise, mariée à un Larry (**Scott Emerson**, solide et élégant) qu'elle malmène avec un cynisme délicieux, est un régal. Dans l'air le plus célèbre de la partition « *The Ladies Who Lunch* », elle fait exploser la scène par sa présence scénique, son ironie mordante et une puissance vocale qui n'a rien à envier aux interprètes originales de *Broadway*. Un moment de théâtre total !



Jeanne Jerosme (Amy) est la terreur comique de la soirée, en incarnant une Amy au bord de la crise de nerfs à l'approche de son mariage. Sa virtuosité vocale, sa diction mitraillette et son jeu tout en panique contrôlée font de son numéro – « *Getting Married Today* » – un tourbillon hilarant et vocalement vertigineux. On en redemande. Face à cette fiancée en furie, **Sinan Bertrand** compose un Paul d'une patience et d'une douceur désarmantes. Sa voix chaude et son jeu tout en finesse donnent à ce personnage en apparence falot une profondeur insoupçonnée. Le duo qu'il forme avec Jerosme est l'un des plus savoureux du premier acte.

En amie gourmande et un brin névrosée, **Marion Préïté** régale par sa fantaisie et son abattage. Elle compose une Sarah drôle, tendre et malicieuse, notamment dans la scène du régime et des bâtonnets de carotte. Une composition pleine de vie, qui apporte de la légèreté aux questionnements plus sombres de Bobby. En mari de Sarah, **Arnaud Masclet** campe un Harry à la fois attendrissant et un peu paumé. Son jeu tout en nuances, entre bravade et fragilité, donne de l'épaisseur à ce couple

qui, sous ses airs de comédie, cache une réelle tendresse.

Susan, l'amie divorcée qui vit avec Peter, trouve en **Lucille Cazenave** une interprète d'une grande sensibilité. Sa présence lumineuse et sa voix douce apportent une bouffée d'air dans les scènes de groupe. Elle incarne avec justesse une modernité tranquille. En Peter, l'homme qui partage la vie de Susan sans être son mari, **Loaï Rahman** fait preuve d'une aisance naturelle. Son jeu sobre et efficace s'intègre parfaitement à l'ensemble, sans jamais chercher à voler la vedette. Un rôle de soutien essentiel, tenu avec élégance. La jeune mariée un peu naïve trouve en **Eva Gentili** une interprète pleine de fraîcheur. Sa voix claire et son jeu tout en sincérité rendent Jenny touchante, notamment dans la scène où elle avoue à Bobby ses doutes. Une composition tout en délicatesse.En David, l'ami célibataire (ou presque) qui accompagne Bobby, **Nathan Desnyder** apporte une présence à la fois complice et légèrement décalée. Son jeu tout en retenue, avec une pointe d'humour pince-sans-rire, fait mouche dans les scènes de confidence.



L’hôtesse de l’air un peu ingénue qui partage une nuit avec Bobby est l’un des rôles les plus charmants de la partition. **Mélanie Paiement** incarne une April à la fois drôle, touchante et d’une naïveté désarmante. Sa voix légère et son jeu tout en candeur, mais surtout son fort accent québécois, donnent à « *Barcelona* » une saveur particulière. On fond ! Marta, l’amie new-yorkaise exaltée, est un tourbillon d’énergie. **Neïma Naouri**, que l’on avait déjà remarquée pour sa « *rage* » et son « *mordant* », déchaîne une énergie sauvage dans « *Another Hundred People* », véritable déclaration d’amour à la ville. Sa présence scénique magnétique et sa voix puissante font de son numéro l’un des pics de la soirée. Un animal de scène, assurément. Enfin, dans le rôle de Kathy, l’amie qui revient d’un voyage et que Bobby aurait pu aimer, **Myriana Hatchi** apporte une douceur mélancolique. Sa scène avec Bobby, tout en non-dits et en regrets, est l’un des moments les plus suspendus du spectacle.

Last but not least, la partition de Sondheim, réputée exigeante, est ici défendue avec *brio* par un **Orchestre de l’Opéra de Limoges Nouvelle-Aquitaine** au meilleur de sa forme. Il faut dire qu’il est aidé (comme à Rennes) par la baguette passionnée de **Larry Blank**, spécialiste incontesté du répertoire de *Broadway*, qui avait notamment dirigé *Sweeney Todd* à Los Angeles sous l’œil du compositeur lui-même. Le *maestro* américain, gestuelle fluide et énergie communicative, parvient à insuffler à la fosse une légèreté et une pulsation dignes des meilleures *pits* de New York. Les cordes soyeuses épousent les rythmes syncopés, les cuivres éclatants soutiennent les numéros dansants, et la battue, précise et souple, laisse toujours la part belle aux chanteurs…

Bravo !

CRITIQUE, opéra. LIMOGES, Opéra de Limoges, le 10 novembre 2026. SONDHEIM : « Company ». James BONAS (mise en scène), Orchestre symphonique de l'Opéra de Limoges Nouvelle-Aquitaine, Larry BLANK (direction musicale). Crédit photo (c) Steve Barek

---

CRITIQUE, comédie musicale. GENÈVE, Bâtiment des Forces Motrices, le 9 octobre 2026. SONDHEIM : Company. Loïc Suberville, Jasmine Roy, Jeanne Jerosme, Neïma Naouri… James Bonas / Larry Blank

Ah, la superbe performance des chanteurs et acteurs de *Company*, dans la comédie musicale de Stephen Sondheim actuellement à l'affiche du Bâtiment des Forces Motrices, dans le cadre de la saison 26/27 du Grand-Théâtre de Genève !

Ils s'expriment avec autant d'aisance en français dans les dialogues qu'en anglais dans les chants. Et des dialogues, il y en a beaucoup. Il y en a même trop – bien qu'ils soient brillants, drôles, acérés. Dans la première partie du spectacle on parle plus qu'on ne chante. Heureusement que dans la deuxième, la musique arrive à trouver sa place. Cette deuxième partie commence avec la séquence majeure de la soirée : *Side by side.* On y chante, on y danse, on y fait des claquettes. Et la salle jubile.

Une chose est certaine, chaque fois qu'un chant arrive, c'est un régal. Le compositeur **Stephen Sondheim** est un cador de la comédie musicale. Il nous sert du B.D.Q.S. – *Broadway* de qualité supérieure ! Deux petites notes nous tiennent compagnie tout au long de la soirée : une tierce mineure descendante (sol-mi). Elles rythment les deux syllabes du prénom Bobby. Elles nous tournent dans la tête bien après la fin du spectacle – lorsqu'on rentre dans la nuit en longeant le Rhône au sortir du Bâtiment des Forces motrices de Genève, lequel se substitue au Grand-Théâtre pendant les travaux de rénovation…

Qui est ce beau Bobby ? Un célibataire new-yorkais observant cinq couples d'amis qui gravitent autour de lui et qu'il voit se déchirer, se raccommoder, s'ennuyer, se tromper. La distribution est on ne peut plus brillante. **Loik Suberville** est un Bobby épatant de présence, d'aisance et de qualité de chant. **Jeanne Jérome** est formidable de virtuosité vocale dans son rôle de femme saisie de panique au moment de se marier. La super **Jasmine Roy** fait exploser la soirée par sa prestation de bourgeoise ivre et désabusée. **Mélanie Paiement** nous charme en hôtesse de l'air ingénue. Son personnage n'a pas besoin de monter en avion pour planer ! Et puis il y a **Noémie Naouri**. Celle-ci déchaîne une énergie sauvage dans une scène située dans le métro. Elle a mordant, de la rage. Un vrai animal… de *Compa*ny !

L'excllent **Orchestre de Suisse Romande**, rompu au classique,

qui apparaît d'une rigueur beethovénienne dans la première partie, se laisse peu à peu gagner par le *swing* dans la seconde. Il est est entraîné par un spécialiste de comédie musicale, le chef américain **Larry Blank**. Dans un décor minimaliste, la mise en scène de **James Bonas** s'avère brillante.

Tout cela nous réjouit. On est vraiment en (très) bonne *Company* !

CRITIQUE, comédie musicale. GENÈVE, Bâtiment des Forces motrices, le 9 octobre 2026. SONDHEIM : Company. Loïc Suberville, Jasmine Roy, Jeanne Jerosme, Neïma Naouri… James Bonas / Larry Blank. Crédit photo (c) droits réservés

---

CRITIQUE, comédie musicale. PARIS, Lido, le 19 septembre 2026. G. KELLY / S. DONEN : « Singing' in the rain ». Mise en scène de Robert

CARSEN

L’automne est arrivé : il pleut sur Paris. Enfin, pas sur tout Paris. Sur la scène du *Lido* ! Et le *Lido* est heureux. Pensez donc, il y a tant de régions qui, en ce moment, espèrent voir tomber la moindre goutte ! Le *Lido* s’est donc mis à danser. Et même à chanter. Cela donne « *Singin’ in the Rain* » de Gene Kelly et Stanley Donen. Le bonheur ! Le public, lui, fait pleuvoir les bravos.

Le célèbre homme de théâtre canadien **Robert Carsen** est le metteur en scène. Le Carsen chic et efficace, le Carsen des grands soirs. On se demandait comment il allait transposer sur la scène du cabaret parisien cette comédie musicale qu’il avait si magnifiquement montée, naguère, au Châtelet. Eh bien, en jouant le jeu du cabaret ! Il en a épousé les séductions. Voici des girls dévêtues, emplumées, apparaissant dans des lumières éclatantes. Voilà un étonnant ballet de claquettes.

Cette fête raconte l’histoire du passage du cinéma muet au cinéma parlant. Le temps des gloires déchues dont les voix n’avaient pas la beauté de leur physique. Tel est le malheur de Lina, ex-star détrônée par Kathy, chanteuse et comédienne à la voix onctueuse. Elle lui vole sa gloire mais aussi le cœur du beau Don Lockwood. Carsen fait alterner les projections de films en noir et blanc et les scènes éclatantes de couleurs. On a droit à la restitution de la célèbre scène du film de Gene Kelly. A ce moment, il pleut réellement sur scène. *Flic, flac,* le réverbère, la douche sous la gouttière, les claquettes dans l’eau, le parapluie qui s’ébroue !



Cela est possible grâce à une troupe de premier ordre – et un orchestre bien mené. Au sommet se trouve **Ashley Day**, dans le rôle de Don Lockwood. Ce Dan qui joue Don a bien plus de dons que dans le seul nom de son personnage : il en déborde ! Il chante, danse, joue, sourit, bondit. Ses claquettes crépitent. Sa voix a du charme. Il pourrait, à lui seul, remplir la soirée. À ses côtés, **Kathy Selden**, dans le rôle de Kathy, est aussi émouvante en chantant qu'en dansant. **Charlie Waddel**, en Cosmo, déploie une étincelante énergie. Il surgit, bondit, tourbillonne, cascade. Quant à **Natsaha O'Brien**, dans le rôle de Lina, elle nous fait si bien croire à son rôle d'idiote qu'on ne sait plus s'il faut l'applaudir ou se moquer d'elle ! C'est l'applaudir qu'il faut, bien sûr !

Un seul reproche : la durée du spectacle. Trois heures, entracte compris ! On aurait pu raconter tout cela en une bonne demi-heure de moins. Mais retrouver la volupté des

musiques américaines du milieu du XXe siècle – ces mélodies qui ont le sourire aux lèvres, ces rythmes qui vous prennent par la main – procure un tel plaisir qu'on pardonne à toutes les longueurs.

Lido pluvieux, Lido heureux !



CRITIQUE, comédie musicale. PARIS. Lido. 19 septembre 2026. G. KELLY / S. DONEN : « Singing' in the rain« . Mise en scène de Robert CARSEN. Crédit photo (c) Valentien Folliet

CRITIQUE, Festival. 40e Festival Castell de Peralada (I). Iglesia del Carmen, le 25 juillet 2026. Récital de Bryn Terfel, baryton-basse. Hanna Stone, harpe / Annabel Thwaite, piano. Lewis, Williams, Keel, Novello, Schubert, Wagner, Debussy…

Programme riche et très cohérent sur le

thème des étoiles et de la voûte étoilée, où le baryton célébrissime BRYN TERFEL régale les spectateurs de sa verve savoureuse et enjouée. Comme interprète aguerri qui a illuminé tant de scènes lyriques dans le monde, incarnant avec



quel engagement entre autres des rôles clés tels Don Giovanni, Falsatff, Le Hollandais Volant, Wotan, Hans Sachs, Scarpia… sans omettre ses débuts à Perelada dans *Samson et Dalila* aux côtés de José Carreras en 1990, le chanteur établit immédiatement une complicité avec le parterre ; l'excellent acteur à l'opéra, prend ses marques, occupe tout l'espace avec un charisme naturel et

communicatif, déployant sans affectation une évidente aisance en récital.

Photos : Bryn Terfel, Perelada 2026 © Miquel González

Les étoiles dont il est question, ne sont pas celles de la scène mais les astres célestes qui portent et inspirent les grands rêveurs, tous ceux qui ayant gardé une âme d'enfant, se laissant charmer voire émerveiller dans un sentiment spontané, juste et surtout sincère, autant de qualités qu'incarne et cultive ce soir le baryton gallois.



Photos © Miquel González / Festival PERELADA 2026

Le cycle copieux comprend quelques standards de la Comédie musicale (dont l'ultime air tout à fait dans le thème « Stars »de **Claude-Michel Schönberg**); il permet surtout de (re)découvrir plusieurs mélodistes anglais dont le baryton **Frederick Keels** (3 songs de « Salt Water Ballads »), pas moins de 3 mélodies du compatriote gallois, **Ivor Novello**, né à Cardiff, visiblement très inspiré par l'esprit de Broadway qui sait fusionner drôlerie et tendresse, un cocktail que **Bryn Terfel** défend remarquablement.

Le programme associe deux musiciennes, une pianiste (**Annabel Thwaite**) et une harpiste (**Hannah Stone**), cette dernière l'accompagnant dans deux temps forts : l'air-hymne « ***Suo gân*** » que Spielberg avait utiliser comme moto de son film de 1987, « l'Empire du Soleil », – avec le jeune [et très convaincant acteur américain, Christian Bale alors âgé de 13 ans], puis « ***Nuits d'étoiles*** » **de Debussy**. Le contrôle vocal, le souci de phrasés suggestifs produisent un chant constamment habité et juste,… : somptueuse prière intime pour le premier air, sérénade extatique enivrée pour le second.

La 2e partie plus « classique », complète dans une subtilité plus grave, le programme, permettant en allemand, d'exprimer l'onirisme intime et sombre quelques somptueux lieder de **Schubert** ; Bryn Terfel en capte les nuances intérieures, l'urgence émotionnelle (*Liebesbotschaft*), les visions romantiques (*Auf des Wasser zu singen*), avec d'autant plus de cohérence expressive que la pianiste – parfaite complice du chanteur, sait sculpter les notes et faire jaillir comme lui, les climats psychiques dans une souplesse convaincante. Même sentiment de plénitude intérieure et d'extase (aux étoiles) dans la fameuse prière de Wolfram extraite de Tannhaüser de **Wagner** : « *O du, mein holder Abendstern* », – alors accompagné par le pianote et la harpe. On ne saurait imaginer récital plus juste dans sa célébration des étoiles.

CRITIQUE, Festival. 40ème Festival Perelada. Iglesia del Carmen, le 25 juillet 2026. Récital Bryn Terfel, baryton-basse. Hanna Stone, harpe / Annabel Thwaite, piano. Lewis, Williams, Keel, Novello, Schubert, Wagner, Debussy…

Festival Perelada 2026 : 40ème édition Prochains concerts à ne pas manquer



Prochains concerts événements lyriques : les 29 et 30 juillet 2026 (Silvia Pérez Cruz), récital Michael Spyres et Sarah Blanch (8 août), Jordi Savall et Núria Rial (Le baroque au temps de Vivaldi, le 9 août) – Spectacles de danses : Le terroir / Lorena Nogal (31 juillet), 4 danced Seasons (1er et 2 août)…

Couronnement final de cette 40è édition, le concert événement Wagner, par l'Orchestre du Festival de Bayreuth, sous la direction de Pablo Heras-Casado : extraits du Ring avec les chanteurs : Catherine Foster, soprano ; Klaus Florian Vogt, ténor ; Nicholas Braowlee, basse-baryton… (le 29 août).

Plus d'infos :
ORCHESTRE DU FESTIVAL DE BAYREUTH – Festival Castell de Peralada
https://www.festivalperalada.com/fr/programacio/322/orchestre-du-festival-de-bayreuth/

TOUTE LA PROGRAMMATION sur le site du **festival Perelada 2026 / 40ème édition** :
Programation – Festival Castell de Peralada
https://www.festivalperalada.com/fr/programacio/

_____

CRITIQUE, comédie musicale. MONACO, Salle Garnier, le 31 décembre. ANDREW LLOYD WEBER : « Cats ». Mise en scène : Trevor Nunn ; Chorégraphie : Gillian Lynne ; Direction musicale : Daniel McLaughlin

Chat, alors ! On se rend en la somptueuse Salle Garnier de Monaco – là où résonnent d'habitude les opéras de Verdi et de Puccini – voilà que nous

explose au visage, dans la plus parfaite des productions de *Broadway,* la comédie musicale *Cats*. Un tourbillon de danses, de lumières, de chansons, de cabrioles, de rythmes, de *swing* ! Et, soudain, la chanson mythique « *Memory* » qui s'élève et nous fait frissonner…

Cats vient d'illuminer pendant presqu'un mois les fêtes monégasques. On peut vous l'affirmer : *chat* valait le coup ! L'histoire ? Une nuit. Une décharge urbaine. Une tribu de chats se rassemble pour faire la fête et élire celui qui accédera a*u Heaviside Layer*, le paradis félin. L'élu – ou plutôt l'élue » – est Grizabella, ancienne gloire fanée, bannie, qui revient à la vie. Il y a de la morale dans cette histoire.

Dans cette nuit-là, les chats ne sont pas tous gris ! La scène déborde de couleurs, les costumes animaliers sont éblouissants de même que les maquillages. On imagine le temps que les artistes ont dû passer devant leur miroir avant d'entrer en scène !

La troupe incarne ce que la comédie musicale américaine sait produire de mieux : des artistes complets, entraînés à la danse, à l'acrobatie, aux claquettes, au chant. Oui, ici, les chats chantent – et chantent juste ! La troupe évolue d'un seul élan. Un seul frisson la parcourt, un seul souffle la porte, un même courant l'électrise. Dans cette affaire, il y en a un qui n'a pas donné sa langue au chat : c'est le metteur en scène ! Il savait ce qu'il voulait. Tout – chaque entrée, chaque sortie, chaque déhanchement, chaque mouvement d'épaule – est réglé au millimètre. Pas une hésitation dans les mouvements, les pas de danse, les cabrioles, les ensembles !… Les acteurs glissent avec une souplesse de félin… jusque dans la salle. Et avant même que la pièce ne s'ouvre à la fin sur le paradis des chats, le public est déjà aux anges.

Au début du spectacle est faite une annonce : l'orchestre joue en direct. L'info est d'importance, car les musiciens sont cachés. Et, vu la perfection de ce qu'on entend, et la synchronisation avec les chanteurs, on aurait pu croire à un enregistrement. Non, *Ladies and Gentlemen*, c'est du *live*. Et du beau !

Monaco n'est pas près d'oublier ces *Cats*. *Chat* valait vraiment le déplacement !



CRITIQUE, comédie musicale. MONACO, Salle Garnier, le 31 décembre. ANDREW LLOYD WEBER : « Cats ». Mise en scène : Trevor Nunn ; Chorégraphie : Gillian Lynne ; Direction musicale : Daniel McLaughlin. Crédit photo (c) Opéra de Monte-Carlo

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre, le 13 décembre 2025. GERSHWIN : Un Américain à Paris. Christopher Wheeldon / Wayne Marshall

Au Grand-Théâtre de Genève, la création suisse de la comédie musicale *Un Américain à Paris* est un événement incontournable pour les fêtes de fin d'année : les mélodies enjouées et irrésistibles de George Gershwin, mêlées aux chorégraphies virevoltantes de Christopher Wheeldon, embrassent la vitalité artistique du Paris d'après-guerre, sur fond de triangle amoureux entre trois amis américains, tous épris de la même femme.

Depuis sa création au Théâtre du Châtelet en 2014, la comédie musicale *Un Américain à Paris* a reçu un accueil triomphal et unanime à travers le monde, de l'Australie au Japon, en passant par le Royaume-Uni. On comprend pourquoi, tant l'agencement des extraits d'oeuvres de Gershwin semble couler de source : les partitions orchestrales bien connues résonnent ainsi à l'oreille du mélomane, qui reconnaîtra (outre le « *ballet rapsodique* » qui donne son nom à la comédie

musicale), des extraits du *Concerto en fa* ou de l'*Ouverture cubaine* (lors d'un facétieux bal masqué qui conclut le premier acte). L'ouvrage n'en oublie pas d'incorporer les grandes chansons devenues des standards du répertoire de *jazz*, telles que « *I've got rythm* » ou « *The Man I love*« , tout en faisant découvrir d'autres morceaux plus confidentiels, mais toujours d'une invention délicieuse. Le spectacle bénéficie en outre des arrangements musicaux de **Rob Fisher,** avec des orchestrations de **Christopher Austin**.

Le livret de cette adaptation prend sa source dans le film éponyme de 1951, réalisé par **Vincente Minelli** et interprété par **Gene Kelly** aux danses endiablées, mais donne davantage de profondeur à l'ensemble, en insistant sur le contexte social foisonnant de la « *jungle* » parisienne, lors des années de reconstruction morale de l'après-Deuxième guerre mondiale. Au coeur de l'action, trois artistes en mal de reconnaissance voient leur amitié mise à l'épreuve par leur fascination commune pour la belle Lise : leurs rôles respectifs sont ici rééquilibrés, afin de renforcer les aspects tragi-comiques du triangle amoureux. Si la fascination des américains pour la capitale française a le parfum d'une carte postale que l'on ne se lasse pas d'admirer, elle permet aussi d'aborder des sujets de fond, notamment celui du choix entre les nécessités parfois contradictoires de l'amour, de l'ambition et du devoir. Si la première partie du spectacle met l'accent sur les élans individuels, entre non-dits et quiproquos, la deuxième montre un aspect plus sombre au début, avant de se conclure dans un sublime ballet qui réconcilie tous les protagonistes, au nom du triomphe des arts.



Pour sa première mise en scène, **Christopher Wheeldon** réalise un coup de maître, en nous embarquant dans une myriade de tableaux et de saynètes, revisités en un ballet virevoltant de tous les éléments de décors, transportés par les danseurs avec une grâce infinie, en un luxe de détails inouï. Le plateau nu s'anime ainsi avec une rapidité souvent vertigineuse, en même temps que les images projetées en arrière-scène. On a ainsi l'impression de faire un voyage dans le temps, qui nous fait retrouver les effluves d'un Paris disparu, à l'effervescence enivrante. Ce brio visuel, aux traits d'humour très présents, n'en oublie jamais de s'assagir pour laisser place aux questionnements individuels qui jalonnent l'ouvrage. Un travail d'une grande justesse, toujours au service de la compréhension du récit, et réjouissant de bout en bout. Le chorégraphe britannique prouve ainsi que l'on peut concilier avec bonheur la mise en scène d'ouvrages populaires, comme celui-ci, avec celle de spectacles à destination de compagnies

prestigieuses, telles que les ballets des Opéras de Paris, Londres ou Monte-Carlo (voir notamment en 2024).

Pour cette première en Suisse, le **Grand-Théâtre de Genève** accueille la plupart des membres du *casting* initial de 2014. On retrouve ainsi la figure lumineuse de **Robbie Fairchild**, ancien danseur principal du *New York City Ballet*, qui n'a rien perdu de sa forme physique : sa prestation éblouissante en deuxième partie de soirée laisse une impression durable, et ce d'autant plus qu'il forme un couple admirable de cohésion avec la gracieuse **Anna Rose O'Sullivan** (Lise), elle-même danseuse étoile du *Royal Ballet* à Londres. Leurs chants respectifs se montrent à la hauteur de leur rôle, mais c'est surtout **Tai Benson** (Adam), qui s'impose en ce domaine, entre facilité d'articulation et expressivité. Si **Emily Ferranti** (Milo) fait valoir de beaux graves, on est moins séduit par **Max von Essen** (Henri), qui assure l'essentiel, mais manque de brillant et d'emphase pour embrasser toutes les facettes de son rôle.

Enfin, **Wayne Marshall** se met volontairement au second plan pour éviter de couvrir ses chanteurs, lissant les angles et les aspérités, pour jouer la carte d'un discours continu, mettant en valeur la mélodie. Dix ans tout juste après nous avoir offert l'unique opéra de Gershwin, *Porgy and Bess*, l'Opéra de Genève frappe un grand coup avec cette comédie musicale accueillie en fin de représentation par une *standing ovation*, amplement méritée. En juin prochain, une autre rareté va venir déferler comme un coup de tonnerre près des rives du Léman, avec le chef-d'oeuvre déjanté de Frank Zappa, *200 Motels* (voir notamment en 2023 à Nice) : le mélange de *rock* et de symphonique, au service d'une satire féroce, est à ne pas manquer !



CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand Théâtre, le 13 décembre 2025. GERSHWIN : Un Américain à Paris. Robbie Fairchild (Jerry Mulligan), Anna Rose O'Sullivan (Lise Dassin), Rebecca Eichenberger (Madame Baurel), Emily Ferranti (Milo Davenport), Etai Benson (Adam Hochberg), Max von Essen (Henri Baurel), Orchestre de la Suisse Romande, Wayne Marshall (direction musicale) / Christopher Wheeldon (mise en scène). A l'affiche du Grand Théâtre de Genève jusqu'au 31 décembre 2025. Photos (c) Grégory Batardon

VIDEO : *Trailer* d'*Un Américain au Paris* au Grand-Théâtre de Genève

CRITIQUE, comédie musicale. PARIS, Théâtre du Châtelet (du 5 déc 2025 au 10 janv 2026). J. Hermann : « La Cage aux Folles ». L. Laffitte, D. Bigourdan, Emeric Payet… Les Frivolités parisiennes, Olivier Py (mise en scène), Stéphane Petitjean (direction musicale)

Directeur du Théâtre du Châtelet depuis 2023, Olivier Py s'évertue depuis lors à redynamiser cette grande institution parisienne, comme le prouvent les moyens considérables offerts à la nouvelle production de la comédie musicale "*La Cage aux folles*" (1983) du duo américain Jerry Hermann et Harvey Fierstein. L'ouvrage n'avait plus été joué depuis 1999 au Théâtre Mogador. C'est peu dire que cette adaptation de la pièce éponyme de Jean Poiret reste peu connue en France, alors qu'elle a triomphé aux Etats-Unis ou plus

récemment à Berlin, grâce aux bons soins de Barrie Kosky. Plusieurs éléments se distinguent ainsi du film bien connu d'Edouard Molinaro, réalisé en 1978, qui avait inclus un nouveau personnage, celui de la vraie mère de Jean-Michel, tout en supprimant le rôle truculent de Jacqueline, tenancière d'un restaurant. Auteur des dialogues pour la comédie musicale, le comédien américain Harvey Fierstein reprend les principaux éléments de la pièce, tout en donnant davantage de profondeur aux personnages lors de plusieurs chansons évocatrices, dont au moins l'une d'elles a acquis une renommée internationale, grâce à la reprise de « *I am what I am* » de Gloria Gaynor.



Olivier Py a réalisé une nouvelle traduction en français, qui respecte la prosodie du français, tout en modernisant le propos global, afin que l'ouvrage parle aux plus jeunes. Il n'est plus question ici d'imaginer une Zaza poussant des cris d'orfraie, mais bien davantage de confronter des *gays* d'aujourd'hui aux questions plus contemporaines du sida, de la « Manif pour tous », des thérapies de conversion ou plus classiquement de la moquerie d'un politicien d'extrême-droite, au clientélisme nécessairement réactionnaire. Ce travail audacieux fait feu de tout bois pour jouer sur un humour volontiers en dessous de la ceinture, du bondage aux plumes dans le dos, tout en restant joyeusement bon enfant et inoffensif. Cette coloration vivante et extravertie s'accorde bien à la nouvelle orchestration réalisée pour neuf instrumentistes issus des "***Frivolités Parisiennes***", qui fait la part belle aux sonorités volontiers

populaires de l’accordéon, particulièrement sollicitées. L’esprit *jazzy,* à grand renfort de cuivres, crépite sous la baguette expressive de **Stéphane Petitjean**, très investi pour l’occasion.

Le travail de **Pierre-André Weitz** (décors et costumes) et de **Bertrand Killy** (lumières), les deux complices fidèles d’Olivier PY depuis presque toujours, est tout simplement magistral. Le dispositif scénique, basé sur de grandes tournettes, crée une fluidité prodigieuse. En un clin d’œil, le public voyage de la façade d’un cabaret en carton-pâte (assumé) et enseigne grésillante, évoquant un *music-hall* parisien plus que tropézien, à un immense escalier digne du Lido, inondé de lumière, que les Cagelles qui dévalent dans un nuage de plumes et de *strass*. Les spectateurs découvrent aussi des espaces plus intimistes, révélant la vie domestique et les doutes derrière les paillettes, avant une toile de fond ensoleillée pour camper le bistrot « *Chez Jacqueline*« , distillant un réjouissant second degré. Quant aux costumes, ils sont un festival à eux seuls, passant des tenues extravagantes des « Cagelles » à l’élégance sobre de Georges, contribuant à cette virtuosité de la transformation qui enchante et exalte le public.



Laurent Lafitte en Zaza/Albin est FABULEUX… tout simplement ! Son incarnation dépasse l'imitation pour toucher à l'universel. Il compose une reine de la revue facétieuse et fragile, au sourire rayonnant et au bagout sans limite. Son interprétation de l'hymne « *I Am What I Am* » (ici francisé) est un moment d'une intensité rare, irradiant de sensibilité et de fierté. Il prouve aussi son talent de chanteur et de danseur, notamment dans un numéro de chansonnier au milieu du public, qui restera comme le moment le plus drôle et fort de la soirée. **Damien Bigourdan**, en Georges, incarne avec une justesse et une discrétion remarquables le partenaire à la fois "mâle" et chaleureux. Sa présence continue sur scène et sa technique de chanteur (moins rôdé, il faut l'avouer…), en font le parfait contrepoint à l'exubérance de Zaza. Leur alchimie est si touchante que leur baiser final provoque des hourras de joie dans la salle.

Mais n’oublions pas de mentionner les autres artistes, à commencer par la prestation hilarante d’**Emeric Payet** en Jacob(ina). Dune gouaille hilarante, il rêve de devenir une star et vole littéralement la scène. En Jean-Michel, le jeune et bondissant **Harold Simon** campe jeune premier charmeur et tourmenté, à la superbe voix de ténor, jouant avec justesse le conflit entre son amour pour sa famille et son désir d’une vie normale. De son côté, **Maë-Lingh Nguyen** incarne la douceur et la rébellion. Délicieuse et déterminée, elle se rebelle avec grâce contre la bêtise de ses parents par amour pour Jean-Michel. **Emeline Bayart** est désopilante en Marie Dindon, la gardienne du temple hystérique et grenouille de bénitier, tandis que son mari, incarné par **Gilles Vajou**, campe un réactionnaire ridicule puis pathétique, un député “facho” dont la transformation finale, forcée par le travestissement, est un moment savoureux. En Jacqueline, **Lara Neumann** est l’amie avenante et souriante : tenancière d’un restaurant, elle apporte une touche de chaleur et de soutien dans l’intrigue. **Edouard Thiébaut** campe un organisateur très affairé et pétillant, saisissant même l’occasion pour montrer qu’il a du talent sous ses claquettes ! Enfin, les “Cagelles”, chorégraphiées par **Ivo Bauchiero**, sont une troupe d’une énergie et d’une précision étourdissantes.

Avec cette « *Cage aux folles*« , Olivier Py et son équipe signent un spectacle total qui conjugue avec un bel équilibre la fête flamboyante et l’appel au respect des identités. C’est une célébration généreuse, drôle et profondément émouvante de la liberté d’être soi, portée par des artistes au sommet de leur art. Un triomphe mérité, à voir absolument (jusqu’au 10 janvier 2026) !…



CRITIQUE, comédie musicale. PARIS, Théâtre du Châtelet (du 5 déc 2025 au 10 janv 2026). J. Hermann : « La Cage aux Folles ». L. Laffitte, D. Bigourdan, Emeric Payet… Les Frivolités parisiennes, Olivier Py (mise en scène), Stéphane Petitjean (direction musicale). Crédit photographique © Théâtre du Châtelet – Thomas Amouroux

CRITIQUE, opéra. RENNES, Opéra le 10 nov 2025. SONDHEIM : Company. Gaétan Borg, Jasmine Roy, Jeanne Jerosme, … Orchestre National de Bretagne, Larry Blank [direction] / James Bonas [mise en scène]

Célibat ou vie de couple ? Insouciance ou engagement? BOBBY [Robert] ne cesse de tergiverser, emporté dans le rythme trépidant de la vie New-Yorkaise qu'incarne la déjantée et délirante Marta [Neïma Naouri et son très bel air prenant, exalté : « *Another hundred poeple* »] …

Dans son Fauteuil bien confortable, et au moment où il se voit fêter ses 35 ans, le célibataire endurci qui collectionne les

aventures [dont l'hôtesse de l'air April], questionne les 5 couples qui composent ses amis, une « *company* / compagnie », bienveillante parfois inquiète, toujours à ses côtés qui offre aussi un terrain d'étude psychologique et comportementale pour le spectateur, à travers les scénettes qui en exposent conflits, petites brouilles, retrouvailles d'un quotidien conjugal parfois pesant.

L'humour, la fantaisie, surtout le swing de la musique de **Stephen Sondheim** [1970] évite l'enlisement voire la répétition d'une comédie lyrique qui à sa création avait marqué les esprits par son découpage narratif innovant, ses actions multiples, ses retours à la scène primordiale, – celle de la fête d'anniversaire qui déclenche chez Bobby, ses questions existentielles.
Pour autant cette histoire de couples, de compréhension mutuelles entre les sexes oblitère totalement la question de la famille et des enfants…, la pièce propre aux années 1970, se concentrant uniquement sur le regard de Bobby, éternel ado dubitatif qui trentenaire, espère une compagnie / compagne idéale dans sa vie [cf la vision exprimée dans son dernier air « *Being alive* »], tout en demeurant indéfectiblement libre.

Vie de couple ou célibat,
ou les tergiversations de Bobby…
Tout l'esprit de Broadway à l'Opéra de Rennes



Le vrai plaisir ce soir vient de la fosse électrisée, percutante, expressive à souhaits par le chef spécialiste de ce répertoire [la veine Broadway post Bernstein], **Larry Blank**. Le maestro connaît d'autant mieux la musique de Sondheim qu'il a travaillé avec le compositeur en dirigeant *Sweeney Todd* [Los Angeles, 1999]. Blank, gestes fluides et corps mobile, se délecte visiblement à alléger l'orchestration où jaillissent entre autre les nuances spécifiques du « rock-sichord », clavier électronique imitant le clavecin (et utilisé alors pour la première fois dans une fosse d'orchestre). Tout cela intensifie la texture jazzy, plutôt très dansante de l'écriture propre aux premières comédies de Sondheim. Le chef danse avec les musiciens de l'Orchestre national de Bretagne : l'énergie des cuivres, l'ivresse des vents, la batterie omniprésente qui nourrit constamment l'élan rythmique … répondent astucieusement à sa quête sonore, énergique, dramatique, fluide. **Tout l'esprit de Broadway se déploie ce soir à Rennes.**

La distribution reste homogène … mais sans vraiment toucher (à quelques exceptions près) ; elle a le mérite de mettre le pied à l'étrier des jeunes chanteurs mis en avant par le programme « génération opéra ». Tous doivent prendre de la graine face à la performance irréprochable de **Jasmine Roy** (Joanne) : fine comédienne, entre autodérision et clairvoyance, avec des moyens dramatiques qui se révèlent en seconde partie [dans la scène du club où elle chante totalement grise, l'ennui des épouses très convenables qui prennent le thé… « *The ladies who lunch*« / en réalité tout ce qu'exècre cette riche multidivorcée, tout à fait lucide]. La chanteuse brûle les planches, il est vrai que dans son cas, l'expérience porte ses fruits : sa performance *cinématographique* se distingue nettement.

Palmes aussi à l'Amy de **Jeanne Jerosme**, abattage vocal et performance d'actrice maîtrisés, dans une scène délirante épinglant le stress de la parfaite ménagère, au bord de la crise de nerfs, shootée au beurre de cacahuète et au lait écrémé, et qui ne sait plus si elle est prête à se marier (« *Getting married today* »)…

Au fil des tableaux, le profil de Bobby, l'éternel célibataire se précise, gagne en profondeur et en complexité, une richesse émotionnelle que le chanteur en titre, **Gaétan Borg**, semble cependant plus affleurer qu'incarner, exprimant à travers ses 3 grands airs solos, la même invariable couleur quand son texte ouvre des perspectives plus nuancées [son dernier air, – déjà cité, le plus tendre, dévoile des failles et une ouverture, absentes au début de l'action].

Pour autant, l'implication générale sur le plateau trouve un équilibre indiscutable entre chant, théâtre, danse. C'est une réjouissante réalisation qui démontre le métier de Sondheim aussi inspiré que les meilleurs comédies de Bernstein, et dans une distribution qui expose de jeunes talents engagés.

Encore 2 représentations à l'Opéra de Rennes, aujourd'hui **mardi 11 [16h]** et **mercredi 12 novembre 2025 [20h]**. – plus d'infos directement sur le site de l'Opéra de Rennes : https://opera-rennes.fr/fr/evenement/company



Prochaine production événement à L'Opéra de Rennes : Le Pèlerinage de la rose, les 2 et 3 décembre 2025 / très rare oratorio de Robert Schumann, production événement : https://opera-rennes.fr/fr
Page dédiée le pèlerinage de la Rose : https://opera-rennes.fr/fr/evenement/le-pelerinage-de-la-rose

---

CRITIQUE, comédie musicale. PARIS, Théâtre du Lido, le

7 octobre 2025. LEGRAND : Les Demoiselles de Rochefort, M. Arbaoui-Westphal, S. Stern, D. Marino, P. Amrani, V. Gabail, A. Leonard… G. Rico / Patrice Peyriéras

Qui n'a jamais eu une chanson des *Demoiselles de Rochefort* dans la tête pendant plus d'une journée ne sait pas ce que c'est la joie de vivre. Le film de Jacques Demy est un rayon de soleil dans une filmographie quelque peu mélodramatique. N'ayant ni la géniale dramaturgie de *La Baie des anges*, la mélancolie surannée des *Parapluies de Cherbourg* ou la nostalgie sublime de *Lola*, *Les Demoiselles de Rochefort*, sorti en 1967 a vu danser Rochefort dans un kaléidoscope multicolore délicieux. Comptant des *stars* confirmées ou en devenir tels Gene Kelly, Danielle Darrieux, Michel Piccoli, George Chakiris ou les fantastiques soeurs Deneuve et Dorleac, ce film fixe à tout jamais l'arc-en-ciel infini des fantaisies du réalisateur nantais. Une sorte de bonbon acidulé pour les âges dont la saveur ne se gâte jamais.

Après avoir monté les *Parapluies de Cherbourg* au Châtelet et *Peau d'âne* à Marigny, le génial **Jean-Luc Choplin** nous propose un voyage à Rochefort sur la scène de l'iconique Lido. Alors

voilà qu'au cœur des Champs-Elysées s'installe le vieux Pont transbordeur de Rochefort et ses milliers de rivets, la place Colbert et sa fontaine et tous les décors du film dans une reconstitution qui passe très bien due à **Bruno de Lavenère**. La mise en scène de **Gilles Rico,** agrémentée de la spectaculaire chorégraphie de Joanna Goodwin, nous transporte dans l'univers du film sans en faire une glose roborative mais une citation adaptée au lieu sans perdre une seule nuance. Au contraire, on redécouvre avec plaisir des scènes du film et des aspects qui enrichissent l'intrigue brillamment.

Mené par les jumelles, la distribution vocale est équilibrée et idéale. Les sœurs Garnier sont incarnées par deux solistes au talent incomparable. Delphine est **Maïlys Arbaoui-Westphal,** pimpante et à la voix à l'abattage impressionnant notamment dans les duos et les ensembles, elle est une digne héritière de Catherine Deneuve dans la fraîcheur et l'énergie. La sensible et plus sage Solange est **Sophia Stern** aux moyens histrioniques et vocaux s'étendant dans toute la tessiture, on apprécie particulièrement son attention à la restitution du texte à la perfection sans perdre à aucun moment le sens du swing. **David Marino** est un Maxence idéal et très touchant avec une voix qui est un alliage parfait de charme et de précision. **Paul Amrani** succède à Gene Kelly dans le rôle d'Andy et il réussit à s'approprier ce rôle tant par ses talents incontestables de danseur et la beauté de son timbre. Nous sommes heureux de retrouver la soprano **Valérie Gabail** en Yvonne Garnier qui sait réinventer ce personnage avec une tessiture explorée dans toute son étendue et touchante au possible.

Par ailleurs, nous avons été abasourdis par les fabuleux **Valentin Eyme**, **Aaron Colston-Bill** en voyageurs nomades de cœurs, danseurs et performeurs tous deux d'un immense talent. De la même manière l'intégralité du corps de ballet, dont le Boubou acrobatique de Daniel Smith, nous a ravi au plus haut point, Les chorégraphies de ces *Demoiselles de Rochefort* ont

toute la grandeur et la pétulance des plus grands spectacles de *Broadway*.

L'**Orchestre du Théâtre du Lido**, sous la baguette de **Patrice Peyriéra**s, restitue avec délice la partition de **Michel Legrand**. Outre une balance pas très bien équilibrée avec les voix, que l'orchestre couvre dans les forte, nous demeurons admiratifs face au défi de revisiter cette musique avec un tel degré d'exigence et d'émotion.

Soirée aux contours idéaux, encore une fois le Théâtre du Lido s'est surpassé pour nous proposer ce voyage dans un univers aussi éperdument bigarré que nous ne cesserons pas d'aimer de sitôt.

CRITIQUE, comédie musicale. PARIS, Théâtre du Lido, le 7 octobre 2025. LEGRAND : Les Demoiselles de Rochefort, M. Arbaoui-Westphal, S. Stern, D. Marino, P. Amrani, V. Gabail, A. Leonard… G. Rico / Patrice Peyriéras. Crédit photo (c) Photo Maria-Helena Buckley

---

CRITIQUE, opéra. Paris, Théâtre du Châtelet, le 31

mars 2010. Scott JOPLIN : Treemonisha. Adina Aaron, Grace Bumbry, Willard White… Blanca Li (mise en scène et chorégraphie), Kazem Abdullah (direction musicale)

Treemonisha au Châtelet… Un opéra rêvé par un compositeur de ragtime ? Voilà qui, au début d'un XXe siècle conservateur, a pu surprendre. Et pourtant, le résultat se révèle d'une grande beauté. Scott Joplin, né en 1868, dont l'enfance fut baignée de musique, après avoir appris le piano et l'harmonie, et être devenu,